



CAROLINE MONGAS

SEULS
AU
MONDE

ILS NE SE SUPPORTENT PAS.
ILS VONT DEVOIR COHABITER SUR UNE ÎLE DÉSERTE.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dotée du super pouvoir de ne jamais vieillir, Caroline Mongas a manqué une carrière d'agent secret, de danseuse étoile et d'astronaute, et se venge depuis maintenant plusieurs années dans ses romans. En attendant de partir sur la lune (éventuellement avec Viggo Mortensen) où elle habite déjà à mi-temps, elle écrit des nouvelles, des romans-feuilletons et des romans publiés en France et au Canada. Comédie fantastique ? Saga historique ? Romance ? Elle explore tous les genres avec une seule envie : embarquer le lecteur dans toutes sortes d'aventures.

CAROLINE MONGAS

Seuls au monde



© 2018, HarperCollins France.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Fond : © SHUTTERSTOCK/PRASONGTAKHAM

Feuilles de palmier : © ISTOCKPHOTOS/ANNASIVAK/ROYALTY FREE

Couple : © ISTOCKPHOTOS/GEBER86/ROYALTY FREE

Réalisation graphique : © STUDIO PIAUDE

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8586-2

Chapitre 1

Confortablement installée dans l'un des fauteuils en cuir crème du jet privé, Déborah attendait son patron depuis une éternité. Au comble de l'exaspération, elle décroisa les jambes, gênée par la table couverte de documents, de papiers officiels et autres chemises cartonnées. Allumé devant elle, son ordinateur portable présentait une série de graphiques de toutes les couleurs — les chiffres de vente astronomiques de la société. Pour la énième fois, elle consulta sa montre avec agacement. Deux heures ! Ce diable d'homme était en retard de deux heures ! Si seulement elle avait pu l'étrangler. Ou le découper à la scie métallique. Cela dit, même avec une simple fourchette, elle aurait pu improviser... Elle sourit en songeant à différents scénarios criminels des plus tentants. Au moins, elle en oubliait sa fureur. Pourquoi son boss avait-il exigé qu'elle se lève aux

Seuls au monde

aurores et rejoigne l'aéroport du Bourget si, de son côté, il restait invisible ?

C'était du Daniel Saint-Ferrant tout craché.

Irrespectueux. Grossier. Sans aucune considération pour les autres. Persuadé que le monde tournait autour de son nombril.

Déborah pinça les lèvres, ravalant sa colère comme une pilule amère. Elle avait appris à masquer ses émotions au cours de sa carrière d'assistante personnelle. Ce n'était pas un poste facile — et mieux valait avoir un ego taille « mouchoir de poche ». Entre les demandes incongrues, les caprices et les heures supplémentaires, elle avait l'obligation de se montrer toujours fraîche et dispose. Bon sang ! elle avait un destin aussi peu enviable que la secrétaire de Madonna. Mais au moins, sa fameuse « poker face » lui servait également lors des conseils d'administration où elle épaulait son patron. Nul ne pouvait lire dans ses yeux — surtout pas la concurrence.

Nouveau coup d'œil oblique à sa montre. Quoi ? Seulement cinq minutes s'étaient écoulées ? Elle expira par la bouche, selon la méthode enseignée à son cours de yoga. Avec Daniel Saint-Ferrant pour patron, elle avait appris à gérer son stress — un peu comme un soldat au retour de la guerre d'Irak. Comment faire autrement ? Le directeur de SFI — Saint-Ferrant Incorporation —, célèbre et puissante entreprise

Seuls au monde

française de télécommunications, était un monstre. Un monstre très sexy, d'accord. Mais un monstre misogyne, arrogant et prétentieux...

Bref.

Pour la paix de son âme, elle interrompit l'interminable liste de ses défauts. Elle avait les nerfs solides... mais tout de même ! Elle préféra s'atteler à la préparation de la conférence à laquelle ils se rendaient. Daniel y était convié en qualité d'intervenant et s'apprêtait à révéler au monde entier sa dernière trouvaille high-tech. Son équipe de techniciens, d'ingénieurs et de spécialistes se trouvait déjà sur place, à Sydney, n'attendant que la venue de leur éminent mentor. Tous les médias parlaient de lui comme du nouveau Steve Jobs, capable de transformer son époque par ses innovations.

Au cours des derniers mois, il avait mis au point une puce révolutionnaire dont elle avait elle-même déposé les brevets. Elle savait déjà qu'au terme de ce colloque consacré aux technologies de pointe les acquéreurs potentiels se bousculeraient, quitte à se livrer une impitoyable bataille à coups de millions. Les enchères risquaient de monter à un niveau stratosphérique. À cette heure, les Chinois parlaient sous cape d'un gros contrat pour l'exploitation de la micropuce la plus rapide du monde.

Elle n'en était pas peu fière. Dans l'ombre, elle avait

Seuls au monde

participé à ce projet de A à Z. Elle le considérait aussi comme son bébé. Durant quelques minutes, elle s'absorba dans la lecture de ses notes, révisant l'intervention de Daniel dont elle avait rédigé l'introduction. Elle vulgarisait à la perfection son langage trop technique. Tout à sa tâche, c'est à peine si elle entendit le moteur qui grondait, au-dehors. Depuis sa plus tendre enfance, elle était une travailleuse acharnée. Du genre à réviser la nuit et à se lever trois heures avant le début des cours pour peaufiner ses dissertations.

Une Hermione Granger, en quelque sorte.

Avec ses grosses lunettes noires et ses cheveux châains tirés en un chignon strict, elle était le stéréotype de l'intello coincée. Et elle s'en moquait. Elle n'avait ni l'envie ni les moyens de jouer la carte de la séduction. Elle fuyait ce genre de rapports... et les hommes en général. Elle n'était pas un objet ou une poupée gonflable ! D'autant qu'avec son physique elle préférait miser sur son cerveau. Oh ! elle n'était pas laide, ni ingrate. Juste... banale. Désespérément banale. Quand elle se regardait dans le miroir, elle voyait Mme Tout-le-monde avec cinq kilos en trop et un teint d'endive.

Depuis combien de siècles — de millénaires ? — n'avait-elle pas eu de petit ami ? « Petit » quoi ? Ces six dernières années, elle s'était dévouée corps

Seuls au monde

et âme à son job d'assistante. Et elle passait le plus clair de son temps dans les grands bureaux en verre de SFI. Chaque matin, elle franchissait d'un pas conquérant le seuil de la plus haute tour du quartier de La Défense. Au fil des mois, elle avait totalement délaissé sa vie intime, renoncé à tous ses loisirs. À sa décharge, Daniel Saint-Ferrant ne lui laissait pas vraiment le temps de jouer au craps ou de s'adonner au macramé. Comme tous ses employés, elle s'évertuait à suivre son rythme frénétique. Et il avait à peu près autant d'exigences qu'un empereur romain envers son escouade d'esclaves. Un collaborateur ne lui donnait pas satisfaction ? Il était capable de le jeter aux lions au milieu d'une arène — ou plus modestement de le renvoyer sur-le-champ ! Par contre, quiconque répondait à ses attentes se voyait récompensé à hauteur du sacrifice.

Elle bénéficiait d'une paie très confortable, digne de son sacerdoce... oups, pardon ! digne de son « investissement ». Heureusement, elle appréciait ce rythme forcené. Déjà, parce qu'elle aurait pu vaincre un gladiateur à mains nues — ou, à la rigueur, un couteau entre les dents... Ensuite, parce qu'elle adorait son métier. En dépit de ses fréquentes prises de bec avec Daniel, son Tony Stark personnel, elle l'admirait sincèrement. Elle n'aimait pas l'homme. Pas du tout. Mais elle adorait le patron, le pionnier

Seuls au monde

de l'industrie, le petit génie qui, à trente-trois ans à peine, dirigeait l'une des sociétés les plus lucratives du monde.

À défaut de la ponctualité, elle lui reconnaissait le talent.

Dehors, le ronronnement s'affirma, *crescendo*. Et, quand le bruit envahit tout le tarmac, elle releva la tête. D'où cela provenait-il ? À ce qu'elle sache, aucun avion n'était en train de décoller, aucun réacteur n'était en marche. Posant son stylo sur son bloc-notes, elle se pencha vers le hublot, arrondit la bouche comme une carpe échouée, et ouvrit des yeux de merlan frit. Bonne pour l'étal d'un poissonnier !

Non, ce n'était pas possible ?

Il... il n'avait pas osé.

Et pourtant ! Qui d'autre aurait pu se trouver au volant de la Ferrari rouge sang qui déboulait sur la piste réservée aux jets privés ? Qui, hormis Daniel ? Elle regarda la somptueuse italienne au fuselage aérodynamique filer comme une comète sur le bitume. Suffoquant, elle plaqua la main sur sa poitrine. Son cœur battait trop vite sous son chemisier blanc. Les yeux rivés au bolide tapageur, elle le contempla en train de slalomer sur la piste, poursuivi par une voiturette blanche. Elle avisa alors les hommes en uniforme qui s'entassaient dans le microvéhicule digne d'un parcours de golf.

Seuls au monde

— Dites-moi que ce n'est pas vrai...

Certains agents brandissaient le poing. Remontant ses grosses lunettes sur l'arête de son nez, Déborah parvint à lire l'inscription sur leur blouson. « Aéroports de Paris ». Bingo ! Ils appartenaient au personnel du Bourget. Et ils fulminaient contre la Ferrari en train de les distancer avec arrogance. N'était-il pas formellement interdit de rouler sur les pistes d'atterrissage ? Quoi qu'il en soit, le superbe coupé traçait sa route avec une indifférence crasse, en terrain conquis. Rien ne semblait le déranger. Le conducteur appuyait sur le champignon, faisant vrombir son moteur pour foncer vers l'avion où elle attendait, sidérée.

— Daniel !

Elle cacha son visage entre ses mains, embarrassée. Et exaspérée. Elle aurait dû s'attendre à un tour de ce genre. Il n'était pas homme à faire des entrées discrètes. Il aimait les arrivées tonitruantes façon Indiana Jones, avec fouet et chapeau. Des dizaines de voyageurs collaient à présent leur figure aux larges baies vitrées de la salle d'embarquement de l'aéroport civil. Des hommes d'affaires, des riches familles... tous tentaient d'apercevoir l'auteur du scandale. Un adolescent avait même sorti son téléphone portable pour filmer la scène. Dans cinq minutes, elle se

Seuls au monde

retrouverait sur YouTube. Et en fin de journée, au journal télévisé du soir.

Super.

En vitesse, elle ajouta à sa liste de « choses à faire » la rédaction d'un communiqué de presse pour s'excuser du ramdam provoqué par son boss à l'aéroport. Avec cette maudite voiture, il était pire qu'un môme avec son gros joujou ! De là à dire qu'il faisait un transfert phallique... Elle n'avait pas besoin d'être le Dr Freud pour le comprendre.

Depuis son poste d'observation, elle suivit la scène avec un embarras croissant. Elle vit la Ferrari dérapier sur plusieurs mètres, en une parfaite imitation de cascade de cinéma. Elle s'attendait presque à voir Jason Bourne en sortir. Les pneus crissèrent dans une fumée blanche, laissant de grandes marques brunes au sol. Puis le moteur rugit, ultime baroud d'honneur avant de s'éteindre.

Plaquée à son hublot, elle battit des paupières derrière ses lunettes. *Merde.* Même après six années de collaboration, elle était encore étonnée par l'insupportable Daniel Saint-Ferrant. Elle aurait dû être vaccinée, pourtant. Qu'inventerait-il la prochaine fois ? Un saut en parachute au-dessus de ses bureaux ? Un rodéo dans les locaux de son entreprise ?

Sur le tarmac, la portière de la Ferrari s'ouvrit... en libérant une effroyable musique de sauvage. Déborah

Seuls au monde

grimaça pendant que l'autoradio hurlait un titre de Black Sabbath poussé à fond. Elle se crut un instant au festival Hellfest. Même à cette distance, elle entendait les éclats de voix du chanteur. Daniel avait probablement roulé à tombeau ouvert, le son poussé au maximum. Elle l'imaginait très bien, secouant la tête au rythme des riffs de guitare depuis son triplex de l'avenue Foch jusqu'à l'aéroport. Il ne faisait pas dans la demi-mesure. Dans aucun domaine. Aucune gêne. Aucun respect pour les autres. Elle se tortilla sur son siège, irritée au dernier degré. Si au moins elle avait pu lui remonter les bretelles...

Mais non ! Il n'en faisait qu'à sa tête.

Pire qu'un tyran.

C'est alors qu'il apparut.

Un fantasma sur pattes. Une bombe atomique. Même coincée dans cet avion, elle aurait pu jurer que toutes les femmes des salles d'embarquement, de sept à cent sept ans, retenaient leur souffle — quand leur mâchoire ne se décrochait pas carrément. Ne manquait qu'une petite musique sexy, un zoom et un ralenti. Une longue jambe émergea de la voiture sous l'étoffe d'un pantalon Armani. Puis un mètre quatre-vingt-cinq de muscles, de peau halée, d'élégance et de charisme sortit de l'habitacle.

Daniel Saint-Ferrant.

Dans toute sa splendeur.

Seuls au monde

— Il ne peut donc rien faire comme les autres !
marmonna-t-elle.

Sous son regard courroucé, il posa ses lunettes de soleil — des Ray-Ban pilote — sur le bout de son nez. Avec ses courts cheveux blonds, ses mâchoires viriles, ses lèvres charnues et son nez fort et droit, il ressemblait à l'un des mannequins en couverture de *Men's Health*. Elle maugréa de plus belle. Il était... ridicule. Elle avait l'impression de regarder un remake de *Top Gun*, tiens. Et le pauvre ne s'en rendait pas compte... pas plus que les voyageuses en train de baver sur lui.

Elle le regarda épousseter d'un revers de la main la veste de son costume anthracite, parfaitement coupée et agrémentée d'une chemise blanche et d'une cravate de soie bleue. Il ressemblait beaucoup à Daniel Craig. Il avait des faux airs d'agent secret soviétique. Et que dire de son regard laser, d'un gris minéral ? Grand, athlétique, doté d'épaules carrées et d'une musculature sèche et nerveuse : il était une véritable incitation au crime.

Elle colla le nez à la vitre pour examiner la voiturette des employés de l'aéroport qui s'arrêtait enfin à hauteur de Daniel. L'unique femme à bord en sortit en titubant un peu. Elle était âgée d'une trentaine d'années, et avait des yeux en forme de cœur à force de regarder Daniel. Déborah étouffa un juron. Ce

Seuls au monde

n'était pas bientôt fini, ce cirque ? Ils avaient un avion à prendre... du moins quand *monsieur* accepterait de grimper à bord et cesserait de jouer les Casanova !

Il se fendit d'un sourire étincelant à l'adresse de la rouquine, qui parut fondre comme neige au soleil — au contraire de ses collègues masculins, que l'attitude du beau gosse n'avait pas l'air d'amuser. Sauf qu'elle connaissait bien Daniel. Et elle savait qu'il s'en moquait complètement. Confirmant ses soupçons, il lança à l'un des hommes ses clés de voiture.

— Je vous confie mon bébé ! l'entendit-elle crier.

Il avait une voix grave, chaude, sexy.

Horripilante, quoi.

Elle rapetissa sur son siège, la tête rentrée dans les épaules. Elle aurait aimé mourir de honte. Là, tout de suite, maintenant. S'il vous plaît, quelqu'un...

Daniel toisa les membres du service de sécurité comme s'il s'agissait d'une équipe de grooms. Se croyait-il à l'entrée du Carlton ? En vérité, oui. Il abaissa ses lunettes fumées et décocha un clin d'œil à la petite rousse qui se pâmait pour lui. Elle émit un petit rire idiot. Il avait l'habitude de faire cet effet aux femmes. La faute à son charisme.

— Monsieur ! tonna l'un des vigiles.

— Ah oui, j'allais oublier...

Seuls au monde

Fouillant les poches de son blazer, il en sortit un billet de 100 euros qu'il fourra dans la paume du grand chauve. Lequel en resta coi.

— Pour votre peine !

Grand seigneur, il les salua d'un signe de tête, pinça le menton de la jolie fille et recula. Il avait appris à jouer de son charme ravageur dès l'adolescence et traînait une armée de cœurs brisés dans son sillage.

— Vous n'avez pas le droit..., essaya un autre employé.

— Allons, je vous fais confiance ! Pas de ça entre nous. Garez-la au parking et faites-vous plaisir.

Il commença à s'éloigner... mais se ravisa, et revint sur ses pas avec souplesse. Rouvrant la portière de sa Ferrari, il récupéra sa serviette en cuir noir et une pile de papiers. Les enceintes de la voiture déversaient toujours un flot de musique déchaînée. Il surprit les regards incrédules échangés par les vigiles — à l'exception de la rouquine, qui continuait à le fixer béatement. Peut-être ne se laverait-elle plus jamais le menton, à l'endroit où il l'avait touchée ? Il en adorait l'idée...

C'est alors que le chauve retenta sa chance, la voix sévère :

— Monsieur, il est formellement interdit de rouler sur le tarmac. Vous avez enfreint la loi et mis en danger la sécurité des voyageurs.

Seuls au monde

Daniel le gratifia d'un sourire éblouissant.

— Faites très attention à mon petit bijou. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux... mais je vous fais confiance. Vous avez l'air d'un type bien.

Avec assurance, il se dirigea ensuite vers la passerelle en métal menant à son jet privé. Dans le cockpit, le pilote n'attendait qu'un signe de sa part et l'accord de la tour de contrôle pour quitter la France et la longue piste du Bourget. Ignorant les vigiles lancés à ses trousses, Daniel gravit les premières marches d'un pas nonchalant, en toute décontraction. Il savait bien que rien ni personne ne lui résistait : il éveillait en général chez les autres une irrésistible envie de lui plaire et de bien faire.

— Monsieur !

— Ah oui, un dernier détail, fit-il dans une brusque volte-face. Vous mettrez l'amende sur ma note. Voyez ça avec mon comptable.

Il pointa l'index en direction de sa Ferrari, désignant son employé, resté dans l'habitacle. La quarantaine bien frappée, l'homme se tenait à la place du passager, sanglé dans un costume brun bon marché, droit comme un soldat. Il tirait une tronche de cinq kilomètres, mais semblait prêt à encaisser les reproches et la colère du personnel. Après tout, n'était-il pas payé — et bien payé — pour ça ?

Avec un geste d'adieu, il s'engouffra dans l'appareil.

Seuls au monde

— *Ciao*, la compagnie !

Une fois à l'intérieur, il traversa le long couloir qui desservait les deux rangées de sièges. Ses mocassins vernis s'enfoncèrent dans l'épaisse moquette claire. Il régnait dans le jet un silence ouaté qui n'était pas sans lui rappeler l'atmosphère discrète et luxueuse des palaces. Sur une console en bois vernis, un bouquet d'orchidées lançait ses pétales tigrés vers le plafond. Plus loin, un minibar au comptoir d'un blanc laiteux occupait un angle, offrant une variété d'alcools à faire pâlir d'envie un amateur de whisky hors d'âge.

En apercevant son assistante assise dans l'un des fauteuils, face à une table jonchée de papiers et notes en tout genre, il réprima un sourire amusé. Cette femme était un vrai bourreau de travail — enfin, si l'on pouvait considérer Déborah comme une femme, et rien n'était moins sûr. Une machine de guerre, oui. Un cyborg à la rigueur. Mais une femme... non, non.

— Déborah ! lança-t-il avec bonne humeur. Je vous ai manqué ?

— Terriblement, monsieur Saint-Ferrant. Je retenais mon souffle en attendant votre venue. Maintenant, je respire.

Il éclata de rire, beau joueur, avant d'ôter ses lunettes de soleil pour la contempler des pieds à la tête. Elle portait l'un de ces infâmes tailleurs — pantalon couleur pipi de chat que n'aurait pas boudé

Seuls au monde

l'agent Scully. Peut-être achetait-elle ses vêtements au surplus de l'armée ? Ou lors de ventes *flash* dans les locaux du FBI ?

Il se laissa tomber dans le fauteuil face à elle avec un soupir à fendre l'âme, comme s'il avait porté le poids du monde sur ses épaules.

— Quelle nuit !

Déborah lui lança un petit regard où il crut lire une pointe de dégoût. Pour la peine, il lui adressa un sourire canaille, avachi contre le dossier capitonné de son siège — qu'elle avait un jour comparé à celui du capitaine Kirk, il s'en souvenait comme si c'était hier. Car elle n'hésitait jamais à exprimer le fond de sa pensée.

— J'en ai vu de toutes les couleurs !

— Si vous pouviez m'épargner les détails...

Il rit de nouveau, d'humeur coquine.

— Que se passe-t-il, mademoiselle Évreux ? Seriez-vous encore constipée ?

Elle le foudroya d'un regard noir. Sans en prendre ombrage, il tendit la main vers la corbeille de fruits à disposition sur la table de travail. Optant pour une pomme, il y mordit à belles dents pendant qu'elle remontait le col de son chemisier ringard. Elle ressemblait à une bonne sœur. Elle retapa aussi son gros chignon châtain, pourtant impeccable. Depuis qu'elle était à son service, il se demandait si

Seuls au monde

elle le laquait avec de la colle ultra-forte pour qu'il ne bouge jamais. Parce que jamais un cheveu n'en dépassait. C'était magique.

— Je vais faire comme si je n'avais pas entendu. Sans cela, je risque de vous présenter ma démission sur-le-champ.

— Je plaisantais, Déborah. Souriez un peu.

— Non, pas quand vous parlez de... de mon transit intestinal !

Il retint à temps un éclat de rire — d'autant qu'elle le perforait d'un regard aigu sous ses lunettes à grosses montures noires. Les verres en étaient si épais qu'ils semblaient taillés dans les vitres de la papamobile. De vraies lunettes pare-balles qui faisaient paraître démesurés ses yeux mordorés !

— Je n'ai aucune raison de sourire. Pas plus que les employés du Bourget. Étiez-vous vraiment obligé de les traiter avec un tel manque de considération ?

Elle le tança si sévèrement qu'il se tassa dans son siège. Il avait l'impression d'être un sale gosse grondé par sa méchante nanny. Ce qu'il trouvait assez excitant dans le fond. Il avait l'impression d'assister au début d'un film érotique. Finalement, il n'avait peut-être pas eu son compte, la nuit précédente, avec les deux poupées russes ramenées dans son appartement de l'avenue Foch...

— Quoi ? J'ai payé ces braves gens pour leur peine !

Seuls au monde

— Non, mais vous vous entendez ? Je ne vous avais pas reconnu, Votre Altesse. Vous vous prenez pour le Roi-Soleil ?

— Non...

Il lui sourit de toutes ses dents.

— ... pour Daniel Saint-Ferrant.

Ce qui était mieux.

Beaucoup mieux.

Et ce qui devait aussi le faire passer pour une véritable tête à claques.

Bingo !

Elle leva les yeux au ciel. À l'évidence, il avait encore réussi à lui mettre les nerfs en pelote. Il adorait la faire sortir de ses gonds. Il poursuivait avec elle ce petit jeu du chat et de la souris, commencé dès les premières minutes de son embauche, depuis six années. Il lui autorisait d'ailleurs des familiarités qu'il n'aurait permises à nul autre — peut-être parce qu'elle n'hésitait pas à lui dire ses quatre vérités, à clamer haut et fort ce qu'elle pensait ? C'était une femme gonflée. Une femme avec des couilles. Pas une femme, donc.

Rassemblant ses documents, Déborah inspira longuement et épingla un sourire à ses lèvres.

— Bien. Maintenant que vous êtes là, nous pourrions peut-être commencer ?

Seuls au monde

Elle n'avait pas tort. Ils avaient du boulot, des tonnes de boulot.

— Vous ne pensez qu'à ça, Déborah. Vous êtes insatiable !

Évidemment, elle rougit. Mais de colère.

— Monsieur Saint-Ferrant !

Hilare, il leva les paumes en signe de paix, hissant le drapeau blanc face à son intraitable secrétaire — qui s'apparentait davantage à un bras droit et collaborateur qu'à une simple dactylo.

— C'est bon, c'est bon. On va s'y mettre. Mais vous êtes aussi marrante que ma grand-mère de quatre-vingts balais.

Il se retint d'ajouter qu'elle s'habillait exactement pareil et tous deux se regardèrent en chiens de faïence. N'étaient-ils pas les meilleurs ennemis du monde ? S'il y songeait bien, ils avaient tout, absolument tout, pour se détester. Il était extraverti, culotté, bruyant. Elle se révélait renfermée, méfiante, silencieuse. Il ne supportait pas sa pudibonderie, digne d'une mormone. Elle le considérait comme un goujat, un coureur de jupons qui pensait seulement avec son slip. Il détestait son côté première de la classe, guindée et intello. Parfait ! Elle ne supportait plus ses caprices d'enfant gâté et sa façon d'acheter les

Seuls au monde

gens avec de l'argent, affirmant que tout le monde n'était pas à vendre.

Un point partout, la balle au centre.

Tout en lissant les plis de sa veste, Déborah darda sur son boss un ultime regard noir. Elle n'avait pas encore digéré son retard de deux heures. À force, elle devenait allergique à son manque de ponctualité. Cela prouvait bien qu'il ne la respectait pas. La dernière fois qu'elle lui en avait fait le reproche, il avait argué qu'il vivait encore à l'heure de New York... où il n'avait pas mis les pieds depuis trois mois.

Cet homme la rendait chèvre !

— Votre grand-mère Violette est charmante, dit-elle finalement, droite comme un soldat au garde-à-vous. Je trouve la comparaison flatteuse.

Elle avait eu l'occasion de croiser une ou deux fois la doyenne du clan Saint-Ferrant et elle s'était prise d'affection pour l'adorable vieille dame, grande collectionneuse de tasses et soucoupes imprimées de têtes de chaton. Elle-même avait des objets de ce genre à son domicile.

— Dois-je vous rappeler que je vous accompagne pour travailler, pas pour m'amuser ?

Daniel s'esclaffa.

Seuls au monde

— Rassurez-vous : pas de risque que je fasse autre chose avec vous !

— Ce qui signifie ?

— Que je vous ai engagée pour une raison précise, Déborah. Avec vous, je suis certain de ne jamais craquer ou penser à autre chose qu'au boulot. Vous ne m'inspirez rien, rien du tout.

Le goujat !

Elle pinça les lèvres, encaissant la boutade sans broncher. Même si elle en avait le souffle coupé. Mais pourquoi donc ? Après tout, elle non plus n'était pas attirée par ce muflé prétentieux et macho. Rêver de lui ? Seulement dans ses cauchemars ! Mais n'aurait-il pas pu éviter de lui balancer des horreurs pareilles, même s'il les pensait ? Aucune femme n'aime savoir qu'elle sert de repoussoir.

— Eh bien ! nous voilà enfin d'accord sur un point.

Et elle ajouta, perfide :

— Jamais je n'aurais pu travailler sous les ordres d'un homme que je trouve attirant. Je ne mélange pas vie privée et affaires.

Elle guetta avec une satisfaction non dissimulée sa réaction. Quel plaisir de le voir interdit, la bouche légèrement ouverte. Eh oui ! Une femme au monde ne le jugeait pas séduisant : elle ! Elle ne put gommer un petit sourire en coin. Elle savait qu'il la prenait pour une grenouille de bénitier avec ses vestes de

Seuls au monde

tailleur, ses cols Claudine et ses mocassins en cuir. Mais, petite victoire : elle avait réussi à le vexer ! Se rencognant dans son fauteuil, il haussa les épaules avant de se passer la main dans son épaisse chevelure. Comme il se trouvait près du hublot, elle discerna les cernes sous ses yeux, témoignage d'une nuit très agitée. Il n'avait guère l'habitude de dormir seul.

Elle se rappelait la dernière fois où elle était passée à son appartement, deux jours plus tôt, afin de déposer des dossiers oubliés au bureau. Il se trouvait alors en compagnie de deux mannequins slaves aux jambes kilométriques — Tatiana et Tamara. Sans doute avait-il réitéré ses exploits la veille à en croire sa mine épuisée. Elle pouvait presque lire sur son visage ses pensées inavouables, mêlées de souvenirs torrides. Elle sentit sa main la démanger, prise d'une brusque envie d'effacer ce sourire béat de sa figure. Non, elle ne le giflerait pas. Non, elle ne pointerait pas au chômage le lendemain.

— Servez-moi un café, Déborah, exigea-t-il d'une voix pâteuse. J'aurais besoin d'une intraveineuse, mais une tasse me suffira.

Pense à ton salaire, ma vieille.

Elle se leva en silence, rejoignant la machine à *espresso* installée dans un coin. Pas de personnel de bord, ce matin. Ils avaient prévu un voyage en tête à tête pour travailler durant plusieurs heures sans être

Seuls au monde

dérangés. Et, pendant qu'elle lui préparait son café — serré, noir et sans sucre —, il se frotta la figure à deux mains. Jusqu'à leur arrivée à Sydney, ils se lanceraient dans l'un de ces fructueux *brainstormings* dont découlaient souvent leurs meilleures idées. N'était-ce pas Daniel lui-même qui avait programmé cette petite réunion en duo pour être au top de sa forme lors de la présentation de sa nouvelle puce ? Ce qui ne l'avait pas empêché de faire la bringue toute la nuit, songea-t-elle, accablée par ce manque flagrant de conscience professionnelle. Elle-même veillait à dormir six heures pour être toujours opérationnelle.

— N'y pensez même pas, Daniel ! lança-t-elle soudain.

— De quoi parlez-vous ?

— De votre envie d'aller vous reposer dans la chambre du jet !

Il avait fait aménager une pièce où paresser au bout de l'appareil — une merveille de mauvais goût et de kitsch, avec grand lit rond, draps de satin noir et couvre-lit léopard digne d'un article du magazine *Playboy*... Il ne manquait qu'un matelas d'eau pour parfaire le décor. Rien que d'y penser, elle en avait des frissons d'horreur.

Il éclata de rire.

— Vous lisez dans mes pensées, maintenant ?

— Vous n'avez aucun secret pour moi.

Seuls au monde

Elle lui tendit son café. Elle était dotée d'antennes dès qu'il s'agissait de lui. Parfois, elle avait même l'impression qu'ils auraient pu communiquer par télépathie.

— Merci.

Une tasse ne suffirait pas, vu son état.

Comme le jet commençait à rouler sur la piste, elle reprit sa place pendant qu'il ouvrait l'un des dossiers avec un grand soupir théâtral. À croire qu'elle le maltraitait ou le réduisait en esclavage. Et, devant ses airs de martyr, elle finit par esquisser un sourire... qu'elle réprima aussitôt. Elle refusait de montrer le moindre signe de faiblesse, au risque qu'il s'engouffre dans la brèche et tourne la situation à son avantage. Quel sacré personnage ! Son caractère était d'ailleurs à l'image de son existence rocambolesque.

Daniel avait parfaitement conscience qu'être venu au monde avec une cuillère en argent dans la bouche — voire carrément une louche en or — lui avait facilité la vie. Dernier descendant d'une puissante famille d'industriels français, il était resté l'unique héritier de ses parents, en dépit de leurs efforts pour agrandir la dynastie. Fragilisée par sa naissance difficile, sa mère, Annabelle, était devenue stérile en dépit des traitements infligés par le corps médical

Seuls au monde

pour doper sa fertilité... Une déception dont elle s'était fort bien remise dans les spas et stations balnéaires du monde entier.

Né dans la région de Tours, il avait grandi dans un immense manoir du début du XIX^e siècle. Il était issu d'une longue lignée d'entrepreneurs qui occupaient déjà les pages économiques des journaux un siècle plus tôt. Dans un premier temps, ses ancêtres s'étaient illustrés dans la fabrication de caoutchouc, avant de se lancer dans l'industrie automobile à l'époque où la construction n'en était qu'à ses balbutiements.

Il avait profité d'une enfance dorée, bénéficiant d'un argent de poche équivalent au PIB d'un petit pays d'Afrique. Une enfance dispendieuse, fastueuse... mais solitaire. Et pas très heureuse. Seul rejeton d'un couple désuni, il avait été bercé par les disputes tonitruantes de ses parents, puis par leurs silences dignes de l'ère glaciaire à la table du petit déjeuner — une table assez longue pour qu'un vélo puisse y rouler. Il le savait parce qu'il avait un jour essayé avec son tricycle.

Jean-François, son père, était obsédé par ses bénéfices et ses actionnaires, incapable de parler d'autre chose que de son travail. Son métier était sa vocation, sa raison de vivre. Quant à sa mère, elle préférait se consacrer à plein temps à ses nombreux amants, de

Seuls au monde

jeunes et beaux éphèbes qu'elle emmenait dans ses valises lors de ses multiples séjours aux Bahamas.

Non sans ironie, il répétait à l'envi qu'il était le mélange parfait entre son père et sa mère — un noceur impénitent qui abattait le boulot de dix hommes. Enfant, il avait souffert de cette situation, de ce mariage postiche où chacun de ses parents fuyait la maison pour éviter l'autre. Quitte à l'oublier au passage. Il n'avait jamais connu la chaleur d'un foyer. Bou-hou-hou, pauvre petit milliardaire ! aurait ricané Déborah.

Elle pouvait parler, cette misérable jalouse ! Dès son plus jeune âge, il avait été expédié dans un pensionnat. Sa seule existence avait le mauvais goût de rappeler à ses parents qu'ils s'étaient un jour — il y avait fort, fort longtemps — aimés. Très vite, il n'était plus rentré au manoir qu'à l'occasion des vacances. D'abord scolarisé en Angleterre, où le port de l'uniforme lui avait donné de l'urticaire, il n'avait pas réussi à s'adapter aux règles de vie britanniques. Il avait même entraîné d'autres élèves dans sa rébellion contre le corned-beef et la marmelade d'orange.

Suite à son renvoi pour incompatibilité culinaire, il avait continué son périple en Suisse où il avait cru périr d'ennui durant son adolescence. Son père avait choisi l'une de ces institutions rigoureuses dotées d'une seule ambition : forger le caractère. Seul point

Seuls au monde

positif : il y avait noué de solides amitiés. D'ailleurs, certains de ses condisciples travaillaient aujourd'hui sous ses ordres au sein de son entreprise. Là-bas, il avait collectionné les avertissements comme les meilleures notes. Un rebelle avec une tête bien pleine, d'après ses enseignants.

Il ne gardait pas grand souvenir de sa famille. Même en été, lorsqu'il rejoignait ses parents dans leur villa tropézienne ou sur leur île privée en Crète, il les croisait seulement entre deux portes. Au mieux, il échangeait quelques mots avec eux lors d'une excursion en bateau. Au pire, il leur adressait un signe de tête au milieu d'une foule d'invités, de parasites et d'hommes d'affaires.

Et puis, le drame.

Sa mère était décédée dans un accident de ski à Aspen. Une disparition peu ordinaire et d'autant plus stupide qu'elle était une sportive émérite. Ancien mannequin retiré des podiums après son mariage avec un milliardaire, elle avait le corps fuselé d'une athlète de haut niveau. Née en Autriche, elle dévalait les pistes noires depuis sa plus tendre enfance et était presque venue au monde avec des patins à glace aux pieds. Mais ce jour-là, elle s'était aventurée hors des pistes, provoquant une avalanche. D'après les médecins, elle était morte sur le coup, en même temps que le petit groupe d'amis toujours collés à

Seuls au monde

ses basques. Ils avaient été ensevelis sous la neige... Un surveillant l'avait réveillé en pleine nuit, dans sa chambre du pensionnat, pour lui apprendre la tragique nouvelle. Il n'en avait pas été traumatisé — il la connaissait si peu ! Juste choqué. Et très secoué. C'était si soudain, si inattendu !

À partir de ce jour, le malheur avait poursuivi comme un spectre affamé la lignée des Saint-Ferrant. Exposées à la concurrence allemande et japonaise, les commandes de voitures avaient chuté en flèche. Puis les actions de la société SFI avaient dégringolé en Bourse. Un peu. Beaucoup. À la folie. Son père avait perdu des millions en quelques années, et n'avait pas été capable de redresser la barre. Puis ses proches l'avaient abandonné un à un.

Assommé par ce revers de fortune et la défection de ses amis, il s'était suicidé. Lui venait de fêter ses seize ans. Une semaine après la petite fête, son père s'était pendu au bout d'une corde, dans son bureau des Champs-Élysées. Il n'avait rien laissé derrière lui — ni mot d'adieu, ni explication, ni lettre. Seulement son corps qui se balançait dans le vide, tel un pantin désarticulé. Le tout-Paris avait murmuré, assez fort pour que les échetiers l'entendent, que ses principaux investisseurs s'apprêtaient à le dessaisir du contrôle de sa société. Mais rien n'avait été prouvé.

Il avait essayé de surmonter la tragédie avec dignité.

Seuls au monde

Son père avait toujours été distant et froid — il ne se rappelait pas un seul baiser, une seule étreinte de la part de cet homme énigmatique. Mais il l'avait toujours considéré comme un point de repère inamovible dans son univers. Devenu orphelin, il avait hérité des biens immobiliers de ses parents et d'un maigre pactole, destiné à payer ses études universitaires aux États-Unis. Après une existence dorée, il se retrouvait presque sans le sou, au creux de la vague. Ou plutôt au fond du gouffre. Par chance, il n'était pas le genre de garçon à voir le verre à moitié vide... ni à moitié plein, d'ailleurs. Il n'avait qu'une seule devise : s'il y a un verre, on le boit !

Les mauvaises langues du microcosme parisien s'étaient déchaînées, refusant de parier un kopeck sur son avenir. Certaines âmes peu charitables lui avaient même prédit une déchéance rapide, tout en affichant des mines compatissantes. Comment pourrait-il se relever d'une telle suite de drames, à seize ans à peine ? Plus de parents, pas d'argent. Jamais il ne retrouverait son équilibre et sa fortune, encore moins son statut social.

Eh bien, ils se trompaient. Tous.

Il n'avait pas écouté ces oiseaux de mauvais augure — en fait, il leur « pissait dessus », comme l'aurait si poétiquement dit son défunt grand-père, un homme âpre et dur au mal, plus proche du

Seuls au monde

paysan que du gentleman en dépit des millions qui gonflaient ses comptes bancaires, à l'époque. Avec deux valises, son maigre héritage et sa belle gueule en poche, il s'était envolé aux États-Unis. Direction le MIT, dans le Massachusetts, où il avait suivi une formation d'ingénieur... rapidement complétée par un brillant cursus en économie. Il était sorti major de sa promotion. Et comme partout où il passait, il avait noué d'innombrables amitiés — et aventures amoureuses.

Il se savait charismatique, drôle, brillant, bon vivant. Et il avait la furieuse envie de bouffer le monde. Il n'était pas de la race des perdants ou des petites natures. Dans sa famille, aucun homme n'avait jamais ployé l'échine — à l'exception de son père, qui avait abandonné la partie avant la fin du jeu. Élevé à la dure malgré l'argent, il aimait se battre, relever des défis... et il n'avait pas tardé à lancer sa propre *start-up* sur le territoire américain, à l'écart des petites coterie françaises. À cette époque, seul ce pays lui semblait à la mesure de ses ambitions.

Il avait choisi le secteur de la télécommunication... où il avait rencontré un succès foudroyant grâce à ses innovations. Il collaborait avec une équipe de jeunes étudiants issus de sa promotion au MIT. Tous travaillaient dans une atmosphère bon enfant mais intense qui n'était pas sans rappeler les débuts

Seuls au monde

d'une autre société — Apple, pour ne pas la nommer. Malgré le côté « bricolage » de ce premier essai, il s'était imposé à une vitesse fulgurante. Et il était rentré s'implanter en France, auréolé de succès et fier de sa réussite.

Versatile, la capitale avait alors recommencé à chanter ses louanges. Et là, il admettait qu'il avait pris la grosse tête, le melon, la super pastèque, la mégacitrouille... pour reprendre les expressions de Déborah. Ce qui ne l'avait pas empêché de s'attirer la sympathie générale. Il adorait se vanter, mais le faisait avec un tel enthousiasme que nul ne songeait à lui en tenir rigueur. Une façon de prendre sa revanche sur une adolescence austère, sans doute, une éducation trop rigide et des parents sévères... Une fois riche et libre, il s'en était donné à cœur joie !

En quelques années, entre deux contrats à sept ou huit zéros et le lancement de ses nouveaux appareils high-tech, il était devenu un play-boy. « L'enfer de ces dames », comme le surnommaient les journaux. On le croisait dans toutes les soirées VIP et autres *night-clubs* à la mode — généralement en charmante compagnie. Il ne se déplaçait jamais sans une brochette de jeunes mannequins à faire pâlir d'envie Leonardo DiCaprio. Il aimait les blondes à forte poitrine, si possible avec un seul neurone mais habiles de leurs mains. Multipliant les conquêtes, il affichait un

Seuls au monde

tableau de chasse dont il n'était pas mécontent. Il adorait s'amuser. Il adorait les femmes et le sexe. Il adorait le champagne, la vitesse, les voitures de course, la Riviera, les Casino. Il adorait vivre.

Vivre, vivre et encore vivre !

Aidé par son physique avantageux, ses cheveux blonds nordiques et ses yeux gris perçants, il s'était vite retrouvé en couverture des magazines people. Sa réputation avait dépassé le cadre du monde économique pour venir alimenter la presse à scandales. Il ne s'en plaignait guère. Il adorait lire les articles à son sujet et collectionnait les photos de lui prises au téléobjectif. Il ne se lassait pas d'admirer sa plastique sous toutes les coutures, sous tous les angles.

Et quoi ! il était canon... autant en profiter !

C'est à cette époque que Déborah était entrée en scène. Elle travaillait au siège de SFI à La Défense en tant que stagiaire. Elle avait vingt-deux ans, et venait d'obtenir son diplôme en communication avec mention très bien. Un jour, elle lui avait tapé dans l'œil — en tout bien tout honneur, comme il le lui rappelait à tout bout de champ. Non seulement elle n'était pas à son goût et lui évitait toute tentation embarrassante, mais elle abattait le travail de trois personnes sans se plaindre. Mieux, elle rédigeait des discours dignes d'un président de la République.

Il avait découvert ses talents en lisant les notes

Seuls au monde

qu'elle avait fait tomber par terre en le percutant de plein fouet dans un couloir. Il l'avait engagée sur-le-champ en tant qu'assistante. C'était l'un des atouts de sa réussite : il savait s'entourer. Sans parler de son côté visionnaire. Il repérait tout de suite le potentiel de ses collaborateurs et réussissait à l'exploiter à son maximum... et à son avantage.

Pour lui, Déborah Évreux était Mlle Perfection. Elle n'avait ni famille ni vie sociale et le suivait sans rechigner aux quatre coins du monde. Elle dormait six heures par nuit, anticipait ses moindres désirs et avait le bon goût de lui tenir tête — ce que plus personne n'osait faire depuis longtemps. Parfaite, donc... Si ce n'était son côté prude et collet monté qui lui tapait sur le système. Jamais il n'avait rencontré une femme aussi peu avenante et peu amusante. D'ailleurs, il ne la considérait pas comme un individu de sexe féminin. C'était un robot, tout simplement.

Depuis six ans, leur duo détonant fonctionnait à merveille et faisait des étincelles au bureau. Peut-être parce qu'ils étaient aux antipodes l'un de l'autre ? La none et le patachon... tout un programme ! Elle était radine et économisait chaque euro quand il donnait des pourboires somptuaires à la première bonne âme qui portait sa valise. Elle voyait sa virginité se reformer au fil des mois pendant qu'il s'encanaillait auprès de tous les jupons de la planète. Ils se rejo-

Seuls au monde

gnaient néanmoins sur un point : ils étaient tous deux des bourreaux de travail et savaient imposer le respect aux requins de la finance.

Durant la première partie du vol, ils s'attelèrent à la préparation de la conférence. Certes, il bâillait à s'en décrocher la mâchoire — et sans mettre la main devant la bouche —, mais au moins restait-il concentré. Grâce aux litres d'arabica qu'il ingurgitait, il gardait l'esprit clair. Et il avait toujours la repartie cinglante. Même à demi mort de fatigue.

— Pourquoi ne montrez-vous jamais vos jambes, Déborah ?

Elle releva la tête, l'air désarçonné.

Lui lorgnait sous la table, déçu par son pantalon.

— Pour décourager les pervers !

Il éclata de rire.

— Excellente réponse ! Mais vous n'avez jamais envie de vous déguiser en femme ? Vous ne rêvez pas de plaire un peu aux hommes ?

Elle interrompit sa présentation. Dans son dos, un écran numérique projetait des diagrammes qu'elle décryptait pour lui depuis une heure avec brio, multipliant les analyses d'une finesse et d'une complexité ahurissantes. Mais il ne l'écoutait pas, affichant seulement un petit sourire fripon. Il la vit déglutir avec peine, puis redresser le buste. Quand

Seuls au monde

elle rejetait ainsi les épaules en arrière, ce n'était jamais très bon signe.

— Je n'ai pas envie de plaire aux goujats obsédés par le physique des femmes. Je préfère séduire quelqu'un avec mon cerveau. Et, pour tout vous dire, je trouve votre remarque très déplacée.

Elle eut un petit rire aigre.

— Depuis le début de notre collaboration, j'aurais de quoi vous intenter une centaine de procès aux prud'hommes !

— Allons, allons, Déborah. Ne montez pas sur vos grands chevaux. Vous êtes tellement...

D'un regard assassin, elle le dissuada de continuer. Il partit alors d'un grand rire, bien conscient de l'horripiler.

— Ça va, faites comme si je n'avais rien dit.

— Oui, ça vaut mieux. Sauf si vous souhaitez me verser cinquante millions d'euros de dommages et intérêts.

Une heure plus tard, alors qu'ils volaient au-dessus de l'océan Indien, il s'amusa à la titiller encore, incapable de résister à la tentation. C'était son sport favori. Il adorait lui chercher des poux, sachant qu'elle démarrerait au quart de tour.

— Vous êtes jeune, sensée, intelligente, compétente... pourquoi diable n'avez-vous pas de petit ami ?

— Il s'agit de ma vie privée, Daniel.

Seuls au monde

— Quoi ? Je m'inquiète de votre bien-être, c'est normal.

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous ne vous êtes jamais dit qu'il s'agissait d'un choix de ma part ? Que je n'avais pas besoin d'un homme dans ma vie ?

— Ridicule !

Sa réponse avait fusé, si catégorique, qu'elle haussa les sourcils. Enfonçant le clou, il ajouta une petite phrase à la Don Draper :

— Une femme a forcément besoin d'un homme.

— Daniel, vous êtes tellement... sexiste !

Il arbora un grand sourire, ravi par le compliment. Il voyait les femmes comme de beaux objets décoratifs, de ravissantes potiches inaptes à vivre sans la protection d'un époux — même si Déborah n'entrait guère dans cette catégorie ! Amusé, il la regarda bouillir sur son siège, devinant ses efforts désespérés pour ne pas exploser.

— Vous êtes tellement rétrograde ! Et si nous n'avions pas tant de travail en retard, je vous aurais volontiers rabattu le caquet !

— Mais faites donc, Déborah, je vous en prie...

— Restons-en là, conclut-elle sèchement. Ma vie privée restera privée. Contrairement à celle de certains.

— Feriez-vous allusion à moi ?

Seuls au monde

— Vous êtes très perspicace, monsieur Saint-Ferrant. Vous n'hésitez pas à vous afficher en permanence dans les journaux avec des starlettes, sans aucun respect pour votre propre intimité. Vous n'avez donc aucune pudeur ?

Il réfléchit trois secondes, puis répondit :

— Non, aucune.

Il crut que la mâchoire de Déborah allait se décrocher.

— Mais dites-moi... vous ne seriez pas un peu jalouse ?

— Que... quoi ? !

Au moment où elle ouvrait la bouche pour riposter, l'avion se mit à tanguer dangereusement. Agité par une violente secousse, il perdit plusieurs mètres d'altitude, comme s'il franchissait une série de trous d'air. Pire que des montagnes russes ! Et, avant de comprendre ce qui lui arrivait, Daniel sentit le sol se dérober sous ses pieds.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Déborah.

Brusquement déséquilibrée en pleine zone de turbulences, elle se cogna à la table, trébucha et finit... assise sur ses genoux.

CAROLINE MONGAS

SEULS AU MONDE

Pour Déborah, Daniel Saint-Ferrant, le prestigieux patron qu'elle assiste fidèlement depuis plus de six ans, est un play-boy égocentrique, irrespectueux et capricieux.

Pour Daniel, Déborah Evreux est une assistante efficace et irremplaçable... mais parfaitement ennuyeuse, coincée et tout sauf attirante.

Lorsqu'ils prennent conscience qu'ils sont les deux survivants du crash de leur jet privé, le soulagement de ne pas être seul sur cette île au décor paradisiaque se mêle à l'appréhension face à la perspective d'une cohabitation forcée. Car, en dehors du contexte purement professionnel, ils ne se supportent pas, c'est un fait. Mais il se pourrait bien que le soleil tropical leur permette de se voir l'un et l'autre sous un tout autre jour...

6,90 €

73.8050.3



 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr